BIBLIOTHÈQUE IDÉA

[EN]QUÊTE DE LA PRESSE

L'Art populaire

PAR

GUSTAVE HUE

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny, 15

1905

L'Art populaire

BIBLIOTHÈQUE IDÉA

ENQUÊTE DE LA PRESSE

L'Art populaire

PAR

Gustave HUE

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny, 15

1905

A Léon BAILBY

AU DIRECTEUR ÉCLAIRÉ ET ARTISTE,

En témoignage d'admiration et de gratitude.

G. H.

L'Art populaire

Chaque année, au moment où s'ouvrent les Salons, où le public défile consciencieusement devant des kilomètres de toile peinte et des blocs de marbre savamment taillés, cette question, si souvent posée, redevient d'actualité : « L'art est-il le patrimoine d'une élite ? — S'adresse-t-il, au contraire, à la foule ? »

Hélas ! il faut bien l'avouer, à notre époque — beaucoup par la faute des artistes qui se targuent orgueilleusement de travailler pour l'élite et oublient que le but essentiel des arts plastiques est la décoration, — la majorité du public n'est guère disposée à comprendre la beauté.

Qu'elles sont attendrissantes ces chromo-

lithographies que l'on voit exposées en plein vent, au pied de quelque vieux mur d'une rue paisible de la rive gauche, pour l'admiration du badaud ! Ce sont : les canotiers en maillot rayé, dans un paysage aux couleurs agressives ; la danseuse en tutu aguichant le vieux monsieur bedonnant, chauve et rose comme un bonbon fondant ; et surtout le délicieux : « Enfin seuls ! » à quoi rêvent toutes les petites filles : posséder ce chef-d'œuvre et une armoire à glace !...

Ah ! dans la salle à manger, le fromage trop mûr auprès du melon pleurant ses pépins ! Le homard apoplectique qui lui fait pendant, encadré de baguettes dorées, de l'autre côté du buffet Henri II aux sculptures laidement compliquées ! Et la pendule et les candélabres en zinc doré ! La pelote à épingles, le porte-montre surmontés de sujets idylliques en simili-argent !

Sans doute, acquérir un Corot, un Chavannes ou un Henri Martin n'est pas à la portée de toutes les bourses ; mais il existe, à des prix fort modiques, d'excellentes photographies qui reproduisent avec exactitude les qualités maîtresses des œuvres les plus hautes, et le moindre moulage de plâtre de trois francs, s'il représente un Tanagra ou quelque figure aux belles lignes, pare le *home* d'une grâce plus noble que les statuettes en métal coulées dans un moule grossier, hors des règles de l'art.

« Le luxe faux de la demeure, — dit excellemment Paul Adam dans une étude sur le meuble français, — la camelote d'imitation, révèlent la pauvre vanité d'un naïf à médiocre opulence. Au contraire, le délicat qui sait, avec une tenture de quatre sous, un vase en plâtre cru et les nuances du tapis étendu sur le sommier du divan, créer une harmonie »,

compose une œuvre d'art au même titre que le peintre, l'écrivain, le musicien... ; mais encore, pour y parvenir, le bon goût est-il indispensable. Or celui-ci, aujourd'hui, est presque partout étouffé par le sot désir de briller, d'éblouir.

Dans le dessein de le restituer, des essais sont tentés par des bonnes volontés fort louables ; entre autres le docteur Cazalis (Jean Lahor), qui s'est dévoué à cette œuvre depuis longtemps.

Par le moyen de conférences, de promenades dans les musées, l'association « L'Art pour tous » initie le peuple à la compréhension des chefs-d'œuvre, — non sans quelque succès.

C'est parfait. Seulement, ne pourrait-on pas commencer cette éducation dès l'école ? On apprend a ux enfants les dates de batailles, les événements politiques (politiques, sur-

tout !), mais on leur laisse ignorer l'histoire de l'art.

Savent-ils qu'il exista, au temps de la Renaissance, un certain Léonard de Vinci qui n'était point dépourvu de talent ? S'ils le savaient, ne seraient-ils pas prédisposés à admirer la Joconde ?

Mais tout cela est purement théorique, et la pratique est infiniment plus complexe. En effet, supposons le peuple, sinon éduqué, du moins plein de bonne volonté : où devra-t-il s'adresser pour acquérir des objets jolis en même temps que bon marché, puisque dans les boutiques, pour un prix modeste ou même comme prime, on ne lui fournit que de laides choses ?

Cette objection, posée par le directeur de la Presse, M. Bailby, au cours d'une conversation dans son cabinet, donnait à la question un aspect nouveau, original et moderne, et, l'en-

visageant à ce point de vue, il devenait intéressant de chercher à la résoudre en prenant l'avis de quelques personnalités compétentes.

INTERVIEW DE M. GABRIEL MOUREY.

M. Gabriel Mourey, qui dirige, 6, Chaussée-d'Antin, une jeune Revue pleine de promesses et déjà florissante, les *Arts de la Vie*, était tout désigné pour une interview, car il est l'un des promoteurs de l'évolution actuelle de l'art décoratif vers plus de simplicité, plus de « naturel ».

A ma demande de rendez-vous, fort aimablement il répondit par une invitation à déjeuner au « Verger », l'honnête maison blanche à volets verts, de visage sympathique, qu'il a fait construire sur les hauteurs de Saint-Cloud, selon ses propres plans inspirés des vieilles demeures de l'Ile-de-France.

Dès le seuil, je suis séduit par l'aspect paisible du *home*, où l'on sent que les moindres détails sont appropriés à leur but, où rien n'est sacrifié à l'œil.

Tout de suite, grâce à l'affabilité de la maîtresse de maison, la conversation prend un tour intime, dans la salle à manger aux meubles modernes, harmonieux et simples. Elle se poursuit, à l'heure des cigares, dans le cabinet de travail inondé de lumière ; — car l'éclairage est ménagé suivant la destination des pièces. Cette maison, décidément, est un exemple.

— L'art pour tous, s'écrie Gabriel Mourey de sa voix chaude ; mais c'est le but de notre Revue, qui a pris pour épigraphe la belle formule de Taine : *L'Art résume la vie.* Apprendre à tous à connaître, à comprendre, à ressentir, à aimer l'Art sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, dans tous ses rap-

ports avec les idées et les mœurs d'aujourd'hui, tel est le programme des Arts de la Vie... Ah ! le faux Louis XV, le Louis XVI de pacotille ! Quand comprendra-t-on que notre vie moderne a d'autres exigences ?

— Sans doute, objecté-je ; mais le meuble moderne est tout aussi laid que les imitations, à moins qu'on ne le paie fort cher ; et nous touchons précisément au sujet qui motive ma visite : voyez-vous un moyen de remédier pratiquement à la laideur actuelle des objets (gravures, bibelots, meubles) à bon marché ?

Alors, mon interlocuteur, avec sa tranquille assurance :

— C'est fort simple : en ce moment où l'on réalise tant d'entreprises pratiques, — théâtres et universités populaires, restaurants coopératifs, etc., — il suffirait de vouloir pour pouvoir réaliser l'idée d'un magasin d'objets : 1° *sincères,* c'est-à-dire où le verre n'imi-

terait pas le diamant et dont la forme serait aussi appropriée que possible à leur destination; 2° *bon marché*; 3° *artistiques*, avec un commerçant pratique, conseillé par des techniciens autorisés.

— Voilà précisément ce qui ne sera point facile à trouver : un commerçant assez docile pour se laisser guider.

— Mais si !... Et puis, pratiquement, ce serait à étudier. Rien n'empêcherait, par exemple, de réaliser ce projet sous forme d'œuvre philanthropique. On pourrait encore organiser une Exposition d'art décoratif où ne seraient admis que des objets soigneusement sélectionnés au point de vue des triples conditions que nous avons dites.

Cependant, l'heure avance, il faut quitter Saint-Cloud, où j'ai fait un séjour trop bref, à mon gré.

Dans le train qui nous ramène ensemble à

Paris, Gabriel Mourey me demande soudain :

— Et que diriez-vous d'un concours d'intérieurs ouvriers, avec des prix attribués aux logements les mieux décorés ? Ne vous semble-t-il pas que cela vaudrait au moins autant que le concours de façades ?

— Sans doute, et il y aurait peut-être là un moyen de lutter efficacement contre l'alcoolisme. L'ouvrier s'intéressant à son home déserterait le cabaret.

Cette question intéresse tout le monde et sollicite toutes les bonnes volontés.

CHEZ M. MARCEL PRÉVOST. — CE QU'IL FAUDRAIT FAIRE.

Bien qu'il eût été naguère le collègue de mon regretté père au comité de la Société des gens de lettres, je n'avais pas l'honneur de connaître personnellement Marcel Prévost.

Mon excellent ami Louis de Robert, dont les lecteurs apprécient le talent délicat et tendre, avait bien voulu m'introduire auprès de lui. Ce me fut, j'en suis sûr, une très précieuse recommandation ; car M. Marcel Prévost ne m'accueillit point comme le monsieur qui vous vient interviewer et contre qui, malgré soi, l'on se tient en garde.

Il savait le but de ma visite, et, tout de suite, me tendit la main en souriant, dès qu'il m'eut rejoint dans le salon d'où j'avais à peine eu le temps d'apercevoir le jardin rempli de gai soleil.

— Venez par ici ; nous serons plus tranquilles pour causer.

Nous traversons la salle à manger, et M. Marcel Prévost m'introduit dans un fumoir meublé selon le style le plus pur du dix-huitième siècle anglais : divan de coin surmonté d'une étagère d'acajou, cheminée d'acajou, biblio-

thèque, chaises légères, fauteuils harmonieux et confortables. Point de sculptures ou presque. L'acajou est ciré; il a des tons chauds, et non pas cette teinte criarde que lui donne le vernis. Les meubles se détachent sur un papier jaune d'ocre décoré de grandes fleurs en camaïeu. Quelques gravures du dix-huitième siècle. La fenêtre nue laisse entrer le jour. On sera bien pour causer d'art dans ce décor, mais il ne figurera point à notre exposition d'art décoratif à la portée de toutes les bourses...

La conversation s'engage d'abord sur la Société des gens de lettres, sur son comité, que Marcel Prévost quitta lors de l'incident Rodin; puis le nom de l'illustre sculpteur, les querelles auxquelles son Balzac incompris donna lieu, nous amènent à parler de l'art pour tous.

— C'est que je ne suis guère compétent! s'excuse mon hôte, avec une modestie qui n'est point jouée.

Mais j'ai lu les *Lettres à Françoise* ; je les ai même relues. J'en cite à leur auteur des passages qui le confondent :

« Jamais, jamais, sauf le cas d'indigence, on n'est excusable d'acheter pour son usage quelque chose de laid... Il est aisé, soit avec des exemplaires simples de styles anciens, soit avec ceux des styles modernes qui ne visent pas à l'extravagance, de s'entourer à peu de frais d'un décor agréable et durable. Durable : c'est important. Méprisons les gens qui changent à tout propos de mobilier ! Ils n'ont pas le sens du foyer. N'installez que trois pièces de votre maison si l'argent vous manque, mais n'y tolérez rien de vulgaire, sous prétexte de provisoire. D'ailleurs, avec une personne de votre goût, on peut être tranquille. Je ne verrai pas dans votre salle à manger le buffet Henri II du faubourg Saint-Antoine, orné de perdreaux en saillie sur les panneaux, ni les affreux rideaux

en faux velours, ni les imitations de tapisseries, ni tout le luxe à bas prix... Vous ne choisirez que des choses jolies... »

M. Marcel Prévost s'avoue vaincu ; il sourit. Son visage est naturellement souriant. Ses yeux vous regardent bien en face. Au reste, il suffit d'avoir lu ses livres pour savoir qu'il est un charmeur.

— C'est vrai, confesse-t-il, j'aime les meubles, et l'art du mobilier me passionne.

Je m'en doutais bien un peu. Nous allons nous entendre et je me hâte de poser les questions qui motivent mon enquête : Pourquoi le goût public dégénère-t-il ? Quels sont les moyens pratiques de le restaurer et de fournir aux bourses médiocrement garnies des objets artistiques à bon marché ?

Ici, Marcel Prévost m'arrête :

— Voilà deux mots, me dit-il, *art* et *bon marché*, qui ne vont guère ensemble, puisque l'Art,

au point de vue pécuniaire, est objet de luxe. Les bons bois à sculpter sont chers.

— C'est vrai ; mais pourquoi des sculptures ? Ne pourrait-on, par exemple, pour le prix que coûte un meuble affreusement travaillé, donner un meuble simple, de lignes harmonieuses et qui gagnerait en solidité et en beauté ce qu'il perdrait en ornement ? D'ailleurs, nous prenons le mot Art dans son acception la plus large, celle de la définition de Taine : « L'Art résume la Vie... » En beauté... Vous, mon cher président, ne préféreriez-vous pas un meuble de bois blanc au funeste buffet Henri II ?

— Certes ! Et, tenez, les meubles hollandais répondent parfaitement à votre concept de simplicité harmonique.

Nous sommes d'accord. Je reprends mes questions, et M. Marcel Prévost y répond ainsi :

— L'éducation artistique est extrêmement

défectueuse en France. Cela provient surtout et presque uniquement de l'anarchie artistique des dirigeants intellectuels. Il n'y a plus « une école », mais « des écoles », autant d'écoles que d'artistes. Or, le peuple n'a jamais été ouvert à la compréhension de l'art qu'aux époques où il existait une école directrice au sommet de la hiérarchie. Voyez l'Italie. Le mouvement des Primitifs et de la Renaissance se perpétue encore chez le peuple. L'Italien le moins cultivé nous étonne par ses appréciations exactes sur un Vinci, un Donatello, un Giotto, qu'il distingue de leurs devanciers. En France, il n'en est point de même ; sauf, peut-être, en littérature, où le romantisme d'abord, puis le naturalisme, ont laissé une empreinte profonde : nous avons eu des bourgeois passionnément romantiques et des Eloa en robe d'indienne. Mais, dans les arts décoratifs, l'anarchie règne. Ceux qui l'enseignent ne s'en-

tendent pas, manquent de direction commune. Il nous faudrait un Ruskin.

« Quant aux visites dans les musées, elles sont toujours utiles, à condition d'être dirigées par un guide supérieur : un Carrière, par exemple. Ce grand peintre — le plus grand, peut-être, de notre époque — est encore un admirable écrivain. Sa brochure, *L'Homme visionnaire de la Réalité*, est une conférence qu'il fit, au Muséum du Jardin des Plantes, devant un public populaire. Certainement, il dut charmer son auditoire, et les paroles qu'il a prononcées n'ont pas été vaines... Mais Carrière est un cicerone de génie, et les hommes de génie sont rares.

— C'est, dis-je alors, la même idée que vous développez dans les *Lettres à Françoise* à propos des livres scolaires. Ils devraient, selon vous, être confiés, pour chaque branche

d'enseignement, à des techniciens éminents : des Foncin, des Guizot.

— En effet.

Et M. Marcel Prévost poursuit :

— Le projet de magasin où l'acheteur trouverait des objets sincères, bon marché et artistiques, me paraît éminemment excellent. Mais, encore ici, je voudrais que de grands artistes fussent chargés de dessiner les modèles ; car les artisans, mal dirigés dans les écoles d'art décoratif, ont perdu la tradition et subissent l'influence de cette anarchie dont nous parlions tout à l'heure. Actuellement, on cherche trop l'ornement. Cela vient peut-être de ce que le Français est sculpteur sur bois par tempérament. C'est vrai (et mon interlocuteur sourit malicieusement), avez-vous remarqué que la plupart des Français sont sculpteurs en bois ? En Angleterre, au contraire, on est surtout ébéniste. C'est pourquoi, sans doute, le meuble

a fait tant de progrès chez nos voisins. Leur exemple peut nous donner confiance, à condition, toutefois, que le fabricant consente à suivre une influence supérieure directrice.

— Et le concours d'intérieurs ouvriers ?

— Parfait. Il sera la suite, le couronnement de l'exposition d'art décoratif qui fournira des types d'intérieurs simples et peu coûteux. Cela pourra constituer une œuvre excellente, au même titre que celle des logements ouvriers, depuis si longtemps à l'étude... Mais, — ajoute mon interlocuteur, — pour défendre son foyer contre la laideur, pour l'aimer, il faut avoir le temps de s'en occuper, il faut du loisir. C'est dire que, dans la recherche de la solution du problème, on en revient forcément à la question sociale : celle de la vie moins surmenée, plus libre, plus digne aussi, de l'ouvrier. Un mécanicien, un ajusteur, travaillant normalement, pourrait devenir un « monsieur », sa jour-

née terminée, au même titre que l'employé. Cela se voit à Copenhague, dans d'autres villes du nord de l'Europe. Pourquoi n'en serait-il pas de même en France ?...

Nous nous sommes levés. Je jette un dernier coup d'œil sur les meubles anglais si peu semblables aux objets bistournés que des tapissiers en délire qualifient de style moderne. La fenêtre encadre les verdures neuves du jardin ensoleillé. M. Marcel Prévost me tend une main cordiale, me reconduit par la salle à manger aux boiseries blanches, meublée selon le goût de la fin du dix-septième siècle, jusqu'à l'antichambre, blanche également. On se croirait à la campagne, dans ce coin de Passy tranquille, un peu provincial.

Et j'emporte de cette visite un précieux souvenir d'art et un encouragement.

CHEZ M. CHARLES PLUMET.
L'OPINION D'UN ARCHITECTE

L'architecture, selon les lexiques, est l'art de construire et d'orner les édifices. Elle est le premier de tous les arts, elle les synthétise. A toutes les belles époques, elle fut l'expression des besoins de l'individu dans la société. Par elle, par les monuments qu'elle a laissés, nous apprenons merveilleusement l'histoire des siècles passés. C'est dire que nous devions, dans notre enquête, une place aux architectes, puisque nous étudions ici les moyens d'apporter un peu plus de beauté dans le cadre de notre vie quotidienne.

Nous sommes donc allé voir l'un des architectes les plus éclairés, les plus consciencieux de ce temps, M. Charles Plumet, dont un récent succès couronna l'effort lors du dernier concours de façades.

L'appartement qu'il occupe proche le nouvel Opéra-Comique est entièrement garni de meubles modernes, en chêne clair, aux formes simples, bien adaptés à leur destination. Point de sculptures.

— Il sera toujours temps d'en ajouter après, quand nous aurons retrouvé la tradition des belles lignes, nous fait observer M. Plumet, tandis que nous gagnons son cabinet par la pièce spacieuse et nette où travaillent les commis.

M. Plumet est partisan convaincu d'un style moderne basé sur les exigences de la vie moderne. Pour lui, la faillite du goût provient de ce qu'on s'est attaché à copier des styles anciens ne correspondant plus aux besoins sociaux. Il en est résulté un art de mensonge, inaccessible à la plupart des intelligences, parce que non adapté à la vie.

— Depuis la Renaissance, nous dit-il, on

ne bâtit plus de monuments, on n'érige plus de demeures aux hommes, on fait des « façades ».

Le goût du solennel, du grandiose quand même, est devenu la base de l'esthétique des professeurs. Les ornements inutiles dont ils surchargent leurs conceptions leur enlèvent toute expression de vie et de vérité.

A quoi bon promener le peuple dans les salles assyriennes du Louvre, lui montrer les momies d'Egypte, lui faire admirer la Joconde quand, au dehors, il ne rencontre à chaque pas que laideur et mensonge !

A mon avis, c'est aux artistes surtout qu'il appartient de réformer le goût public, et, pour y parvenir, il faudra revenir à plus de sincérité basée sur la vie. L'architecte, le peintre et le sculpteur appliqués à un tel problème devront trier dans les connaissances du passé et choisir, parmi les idées nouvelles, les bases

constitutives d'une formule d'art strictement personnelle à leur époque, reprenant ainsi une tradition d'Art national dévié de ses origines par la faute d'un enseignement dépourvu de logique et de raison. Ils devront, en outre, revenir à l'unité de conception à laquelle obéissaient jadis tous les artistes, depuis le Maître d'œuvre jusqu'à l'artisan qui forgeait les chenets, tournait les poteries du vaisselier, tissait la tenture ou refouillait la boiserie des murailles.

Lutter contre le superflu, pour la sincérité, voici, je crois, le vrai moyen de parvenir à mettre sous les yeux de tous, même dans les plus humbles choses servant à la vie, la plus grande somme de Beauté alliée à l'Utilité.

— Ces idées sont excellentes, dis-je ; mais où trouver les objets sincères, artistiques et bon marché, — bon marché, c'est indispen-

sable, — destinés à orner le *home*, en même temps qu'à servir aux usages quotidiens ?

— Votre projet de magasin, que j'ai vu dans vos précédents articles, est excellent. Grâce à une intelligente sélection, opérée par des techniciens éprouvés, l'acheteur sera sûr de ne rien rencontrer de laid dans ce magasin. Toutefois, laissez-moi vous faire une objection pratique : la main-d'œuvre est coûteuse. Pour avoir des objets bon marché, il sera nécessaire de faire fabriquer en assez grande quantité. D'ailleurs, cela vous sera facile : votre marque, par sa sincérité même, inspirera confiance.

— Sans doute. Et puis il n'entre point dans nos desseins de faire table rase de tout ce qui s'est fait et vendu jusqu'à ce jour. Nous voulons seulement procéder à un choix, en encourageant toutes les bonnes volontés. Nous ne sommes pas des révolutionnaires.

M. Plumet rit à cette profession de foi qui lui paraît superflue.

— Que pensez-vous, lui demandé-je, de notre projet d'Exposition d'art décoratif bon marché et de notre Concours d'intérieurs ?

— Ce sont deux idées excellentes et parfaitement réalisables. L'Exposition, telle que vous la concevez avec Mourey, basée sur les triples conditions d'art, de sincérité et de bon marché, pourra être un précieux enseignement. Peut-être même pourrait-on y adjoindre une série de conférences qui compléteraient l'enseignement muet des choses. Quant au Concours, je l'approuve absolument et je ne doute pas un instant de son succès.

Sur ces mots, qui sont en même temps un souhait et un heureux présage, je veux prendre congé ; mais M. Plumet, très aimablement, tient à me déposer, en automobile, au journal. J'accepte d'autant plus volontiers

que je ne serais point fâché d'entretenir le distingué architecte de la maison économique dont il a conçu et mûri les plans.

Le monstre moderne trépide d'impatience devant la porte. Nous y prenons place et, tout de suite, je pose à mon compagnon de route la question intéressante. Il s'empresse de répondre :

— La maison que nous avons édifiée à l'Exposition de l'Habitation ne répond qu'à moitié à mes vues. Forcément, ces constructions hâtives présentent des côtés défectueux. Ce n'est pas encore là le *vrai foyer*.

— Et quel serait-il, ce vrai foyer ?

— Il y aurait d'abord la vaste salle où les parents, les amis, les voisins pourraient se grouper aux jours solennels de la famille. Cette salle verrait les joies et les deuils. Avec sa longue table, ses bancs, ses chaises, ses larges baies ouvertes sur la rue pendant le jour, et,

le soir, parfaitement closes, elle serait l'endroit des repas et des conversations. De là, on verrait passer la vie du dehors au travers des carreaux, on s'y reposerait du travail du jour en un délassement commun aux heures paisibles de la veillée.

Au premier étage serait reportée toute l'intimité. On y verrait trois chambres : l'une pour les parents, l'autre pour les garçons, la dernière pour les filles. La salle de bains, les toilettes, les divers services s'insèreraient entre ces trois pièces principales et compléteraient, au mieux de la commodité de chacun, le plan de cet étage réservé par excellence à la famille.

Enfin, plus haut, rééditant la disposition de la salle inférieure, et pour utiliser, par exemple, le surplus des combles, on organiserait le grand atelier de travail où le père, après son repas du soir, pourrait venir diriger,

dans un sens pratique, et compléter de notions techniques l'éducation et l'instruction de ses fils. Là, l'un d'entre eux se perfectionnerait dans l'art de ciseler, on chercherait sur le tour la forme rêvée mais non définie, le père lui-même mettrait la main à quelque travail, tandis que, d'autres soirs, ce serait l'autre fils, celui qui oriente son avenir vers les professions libérales, qui monterait seul dans l'atelier et s'y enfermerait tard dans la nuit, avec des écritoires et des livres.

Et puis, généreusement ouverte à tout ami, une chambre compléterait l'étage, chambre simple mais confortable. Un lit, deux chaises, la toilette et l'armoire, le papier clair sur le mur, la lampe sur la table, juste ce qu'il faut pour que l'étranger qui passera là une nuit s'endorme avec confiance dans un décor d'hospitalité sincère et sans phrases.

Et voilà la maison, groupant entre ses

quatre murs, en une stricte synthèse de la vie, les notions de la famille unie pour le travail en commun, avec les responsabilités de chacun et les devoirs de tous.

Et le loyer annuel ne dépasserait pas 800 francs, au maximum. »

Voilà, certes, un beau rêve. Ce nous serait une joie et un honneur de pouvoir contribuer un peu à sa réalisation.

INTERVIEW DE M. FRANTZ JOURDAIN.

LA NATURE EST LE MEILLEUR MAITRE ; APPRENONS A LA REGARDER.

L'intelligence de M. Frantz Jourdain est un vaste édifice aux multiples façades, percées de fenêtres qui regardent la Vie sous tous ses aspects. Architecte éminent, critique d'art, écrivain, lettré délicat, causeur enthousiaste, qu'aucune question ne déconcerte, il est en-

core un homme aimable — qualité fort rare et d'autant plus appréciable.

J'ai reçu de lui l'accueil le plus cordial et nous avons causé très longuement. Sans doute, les nombreux visiteurs qui se morfondaient dans le salon et dont j'avais pris le tour ont dû me maudire ; mais s'ils lisent ce journal, ils me pardonneront certainement en faveur de l'intention.

A peine sommes-nous assis dans son cabinet face à face, de chaque côté de la longue table qui nous sépare, que M. Frantz Jourdain, après d'amicales paroles à l'adresse de ce journal pour l'attention qu'il donne à l'effort des artistes et des lettrés, me rappelle que mon père fut son rapporteur à la Société des gens de lettres. Nous sommes donc presque de vieux amis et cela facilite singulièrement l'échange rapide des idées.

ÉDUCATION ARTISTIQUE

Que l'éducation artistique soit à peu près nulle en France et le goût égaré, c'est un axiome sur lequel toutes les personnalités que j'ai vues jusqu'à ce jour sont tombées d'accord sans discussion.

M. Frantz Jourdain, lui aussi, constate que nous traversons, depuis la Restauration, une crise contre laquelle on commence seulement à réargir. L'amour du compliqué, la mode du bibelot, dévoyèrent d'excellents esprits. Le snobisme, cette maladie moderne qui n'épargne aucune classe de la société, s'en mêla. Les marchands fournirent, moyennant un prix « défiant toute concurrence », des meubles grossièrement sculptés, qui donnaient à l'acheteur médiocrement opulent l'illusion de posséder un mobilier tout semblable à celui du riche financier.

De même pour les bibelots inutiles et laids qui encombrent la cheminée, flanquant la pendule affreusement dorée, sans souci de l'harmonie.

Chacun veut briller aujourd'hui, même au prix du ridicule, et l'on a sur la beauté des idées fausses.

— Or, le difficile, me dit M. Frantz Jourdain, n'est pas tant de donner aux gens des idées nouvelles que d'arracher les idées fausses enracinées par plusieurs générations successives, et qui nous portent à préférer le convenu au réel, le compliqué au simple, et à nous hypnotiser un peu trop sur les formules anciennes, au lieu d'en chercher de nouvelles qui soient appropriées à notre vie moderne.

En peinture, par exemple, il est de bon ton, — et c'est une théorie que M. Péladan, dont j'admire d'ailleurs le talent, a mise à la mode — de prétendre que, depuis Raphaël, les

artistes n'ont produit que des croûtes dangereuses à regarder. Aussi, qu'arrive-t-il ? Le peuple, qu'aucune culture spéciale ne prépare à comprendre la Joconde, l'admire de confiance, quelquefois, et, pour satisfaire le désir de beauté qui est en lui, s'extasie sincèrement sur les nymphes au cold cream...

— Selon la manière de M. William Bouguereau.

Mon interlocuteur sourit et poursuit :

— Cependant, nous avons des peintres, de très grands peintres ; les Puvis de Chavannes, les Besnard, les Carrière. Ils produisent des œuvres admirables et bien vivantes. Ils font ce que faisaient Vinci, le Corrège et Rembrandt ; ils prennent leurs modèles dans la vie, autour d'eux. Si Vinci s'était contenté d'admirer ses prédécesseurs, aurions-nous la Joconde ?... En vérité, il y a des moments où je me demande si les Vandales n'avaient pas raison de détruire

les œuvres d'art. Ils empêchaient cette suggestion stérile du passé !...

Mais ce n'est qu'une boutade qui nous divertit, et M. Frantz Jourdain, sur un ton de confidence, avec une nuance de tristesse, reprend :

— J'ai fait naguère, au Panthéon, sur les fresques de Puvis, une conférence qui m'a prouvé combien il est difficile de déraciner les fausses notions de beauté ancrées dans l'esprit populaire. Je venais de passer en revue l'œuvre admirable du maître, en montrant les qualités de dessin, de peinture, d'homogénéité propres à ces chefs-d'œuvre et qui les mettent à cent coudées au-dessus des ouvrages voisins. En terminant, je vantais la sérénité, le recueillement de la *Sainte Geneviève veillant sur la ville endormie*. Mes auditeurs donnaient des signes d'approbation. Il me semblait que tous avaient compris, quand, soudain, m'étant tu, j'entendis derrière moi l'un des visiteurs

s'extasier sur une fresque très inférieure. Evidemment, il n'avait en rien profité de la leçon.

— Alors, demandai-je, vous n'êtes point partisan des visites aux musées ?

— Si, mais à condition que les visiteurs aient reçu une culture préalable.

Cette culture, — poursuit M. Frantz Jourdain avec cet accent convaincu qui est un des charmes de sa physionomie, — cette préparation, on la trouverait dans l'admiration de la nature. Qu'on apprenne donc au peuple à regarder autour de lui, à guetter la beauté qui est en tout, partout, dans le pays qu'il habite... Si pressé que je sois, je ne manque jamais de m'arrêter en traversant un pont, pour admirer la féerie mouvante du fleuve, les belles statues vivantes que sont les débardeurs au torse nu, musclé, couleur de bronze. De la terrasse des Tuileries, l'œil du spectateur embrasse un

paysage unique... C'est cela qu'il faut enseigner au peuple : qu'il aime la vie, qu'il la comprenne. Alors, dans les musées, il comparera ce qu'il aura vu avec la manière dont les artistes, nos ancêtres, interprétaient la vie de leur temps, et, dans la peinture moderne, il aimera le reflet de notre vie contemporaine.

Car il nous faut un art moderne, adéquat à nos âmes modernes, au progrès. En matière de mobilier, de décoration, un grand effort se dessine depuis une dizaine d'années. Malheureusement, à côté d'heureuses tentatives, il s'en montre d'insanes, et c'est d'après celles-ci seulement qu'on juge de l'ensemble. C'est un tort.

Le grand remède, à mon avis, pour sortir des tâtonnements, pour nous débarrasser de toutes les idées fausses, lourdes et encombrantes, c'est de revenir à plus de simplicité. Montrons que,

sur une cheminée, un vase de grès ou de verre, sans ornement et contenant quelques fleurs, est d'un effet plus décoratif, plus réellement beau, que le groupe idyllique en zinc repoussé et doré ; qu'un buffet, pourvu de moulures droites, simples, est d'un effet plus heureux que le meuble Henri II de pacotille.

Je sais bien qu'il faut lutter ici contre le désir de briller ; mais n'est-il pas aisé de prouver que le faux luxe n'en impose à personne ?...

Je parle alors à mon hôte de nos projets : magasin, exposition et, surtout, le plus cher de tous, le concours d'intérieurs ouvriers.

Avec enthousiasme, M. Frantz Jourdain accueille ces idées :

— Enfin, me dit-il, on va donc en venir à une réalisation pratique, au lieu de s'en tenir aux dissertations ! Je ne saurais vous dire combien cela me réjouit ; le concours d'intérieurs ouvriers particulièrement. Je forme, dès

maintenant, les meilleurs vœux pour sa réussite, et il réussira !

Je quitte sur cet encouragement, — d'autant plus précieux qu'il nous est donné par un homme éminemment compétent, — mon aimable confrère, qui veut bien, en me reconduisant, nous offrir pour notre concours l'appui de la Société le « Nouveau-Paris », qu'il préside.

L'OPINION DE M. GUSTAVE GEFFROY. — UNE VISITE CHEZ RODIN. — TRAVAILLONS !...

Vous êtes-vous figuré, quelquefois, le cabinet de travail de M. Bergeret, — moins le mannequin d'osier ?... C'est celui de Gustave Geffroy. Une vaste pièce, régulière et nette comme sa pensée, comme son style, très claire et pourtant recueillie. Des meubles sobres, peu nombreux, symétriquement rangés et vêtus de housses. Point de bibelots frivoles, mais des œuvres d'art ; aux murailles, des Carrière noyés d'enveloppe. Les murs sont épais, les portes doubles. Du silence. La maison n'est point une de ces modernes constructions de verre où l'on vit à la merci du voisin, mais une honnête demeure solide et bien défendue, où l'on a le droit de

réfléchir. Des fenêtres, sûrement, on doit apercevoir les ormes du Mail.

Que de livres dans cette pièce ! Il y en a partout : ils s'alignent, au long des rayons, jusqu'au plafond ; ils surchargent la longue table de travail ; ils font un piédestal digne d'elle à l'admirable Victoire de Samothrace, qui se dresse, énorme, inspiratrice de Beauté.

Gustave Geffroy est un grand critique, un grand écrivain, un grand artiste. Il aime la vie sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations. Il est un des plus libres, un des plus clairs esprits de ce temps.

Comme tant d'autres, il ne cherche point, dans les œuvres qu'il critique, le défaut sur quoi pourra s'exciter sa verve, la faute de dessin, de couleur ou d'impression que l'on brandit comme une massue pour en assommer l'auteur. Parce qu'il est lui-même créateur, il respecte l'effort d'autrui, même l'effort mal-

heureux. Parce qu'il est sensible, il cherche, dans chaque chose, ce qui est digne d'être admiré, et il admire.

Alors que les snobs — car le snobisme a ceci de précieux qu'il est infini, comme la bêtise — alors que les snobs s'esclaffaient devant les œuvres de Raffaelli, de Carrière, de Monet, de Sisley, il prit la défense de ces artistes courageusement — victorieusement.

Mais c'est au peuple surtout que vont les préférences de sa nature. C'est pour lui qu'il a publié les huit volumes de sa *Vie artistique*, pour lui qu'il réclame, d'une voix infatigable et qu'on n'écoute pas assez, la création des *Musées du soir*.

Gustave Geffroy a tant écrit sur cette question de l'art populaire, il a été si souvent interrogé par des confrères plus ou moins scrupuleux, que j'hésitais moi-même à me présenter chez lui dans le dessein de con-

naître son opinion pour la *Presse*. Je l'ai fait pourtant, et je m'en félicite, car l'accueil fut charmant. Et pourtant certains journaux ont abusé de l'enquête. On consulte les écrivains notoires sur les plus sottes questions : « Que pensez-vous de la crinoline ? — Quelle sera, cet hiver, la note féminine ? » C'est un moyen de se procurer à bon compte de la copie signée de noms illustres ; mais cela devient fastidieux. On ne répond plus ; on se défend jalousement contre les visiteurs indiscrets.

Au demeurant, je n'ai point eu, — je le répète, — à subir les conséquences de ces fâcheux procédés. Gustave Geffroy a tenu à me montrer que, si l'Académie française est un salon, l'académie Goncourt en est un autre. Il m'a reçu avec cette courtoisie parfaite qui est la compagne du grand talent. D'ailleurs, j'ai dit déjà que la *Presse* jouit de l'estime de

tous les artistes : ses collaborateurs en bénéficient.

Quand nous fûmes assis côte à côte, sous les ailes éployées de la Victoire, Gustave Geffroy répondit à ma question : Pourquoi le goût artistique est-il à peu près nul et quels moyens pratiques de le régénérer ?

Selon lui, l'industrie a changé les conditions du travail d'art. Le machinisme, dont il faut louer, d'autre part, les services, a désappris l'habileté aux doigts intelligents de l'ouvrier. Le geste de mouvoir un levier est insuffisant pour exercer la main et le cerveau qui menacent de s'atrophier.

Le remède ? Gustave Geffroy l'a indiqué dans sa *Vie artistique :* apprendre les arts du dessin dont l'enseignement, il faut bien le dire, est à peu près nul, non seulement dans le peuple, mais aussi dans la bourgeoisie et dans les hautes classes.

Quel est celui d'entre nous qui pourra se vanter d'avoir appris le dessin au lycée, au collège, à l'école ? De tout temps, on a classé le dessin parmi les arts d'agrément, — deux mots qui hurlent effroyablement de se voir accolés ! — On lui consacre deux heures par semaine, et le prix de dessin, — s'il n'est un fort en thème, — est assez volontiers considéré comme un imbécile. Le professeur, — sait-il seulement dessiner ? je n'oserais l'affirmer, — passe entre les rangs, distribue quelques punitions à ceux qui usent de la règle de papier formellement interdite et respecte le sommeil de l'élève paisible, endormi devant la Niobé de plâtre, ou quelque ornement ennuyeux et ridicule.

Et notez que ce sont là les privilégiés, les futurs bacheliers. Que sera-ce pour les enfants du peuple, pour ceux qui fréquentent l'école jusqu'à treize ans et prennent ensuite « le chemin de la vie »

Et pourtant l'étude des arts du dessin ne serait-elle point le moyen le plus propre à meubler leur jeune cerveau de formes impeccables et le meilleur apprentissage afin de comprendre la beauté qui est en tout ?

« Le dessin, dit Ruskin dans les *Modern Painters*, — et en cela il est d'accord avec Gustave Geffroy, — le dessin est d'une plus réelle importance pour la race humaine que l'écriture, car les gens peuvent difficilement dessiner quelque chose sans être d'une réelle utilité aux autres et à eux-mêmes, et peuvent difficilement écrire quelque chose sans perdre leur temps et celui des autres. »

Il faut donc apprendre à dessiner, comme on apprend à lire et à écrire, comme une chose utile, indispensable, et non pas comme un « art d'agrément ». C'est la connaissance, — et la connaissance approfondie, — du dessin qui développera chez l'individu le sens critique

grâce auquel il pourra juger sainement de la beauté des choses. C'est la science du dessin qui permettra à l'artisan de créer les modèles artistiques, c'est-à-dire sincères, simples, utiles, suivant le principe de tout art ; et ces modèles, il les créera mieux que ne le saurait faire le plus génial artiste, parce que, à sa science du dessin, il joindra des connaissances techniques qui lui permettront de se rendre compte de la possibilité d'exécution des modèles qu'il aura conçus.

Enfin, sachant dessiner, l'ouvrier discernera du premier coup d'œil la laideur, la grossièreté des camelotes que lui offre l'industrie moderne. Il les refusera, il forcera les fabricants à sortir de leur inertie.

Tel est le remède que propose Gustave Geffroy. J'ai dit qu'il réclamait depuis longtemps, comme corollaire, la création de musées du soir ouverts à l'ouvrier. Espérons

qu'un jour prochain sa voix sera entendue.

Avant de quitter le maître écrivain, je lui parle de notre concours d'intérieurs ouvriers, sans trop insister ; car je sais qu'il n'est point partisan des classements, des attributions de récompenses et des compétitions qu'elles engendrent. Par un penchant de sa nature altruiste, il prévoit le sort de ceux qui ne seront pas primés, et les plaint.

UNE VISITE CHEZ RODIN.

Ce que m'avait dit Geffroy au sujet de l'industrie, Rodin me l'a répété sous une autre forme, mais avec autant de fougue : aussi n'est-ce point sans motif que je groupe dans un même article les opinions de ces deux artistes dont les esprits voisinent en plus d'un point. Pourtant, l'activité de Gustave Geffroy s'extériorise davantage que celle de Rodin.

Celui-ci, pour mener à bien son œuvre de géant, a besoin d'y concentrer toute son énergie.

Rue de l'Université, proche le Champ de Mars, au dépôt des marbres, est l'atelier du maître, où il m'avait écrit qu'il m'attendrait, ce jour-là, vers quatre heures. J'étais ému en y arrivant, à la pensée de passer quelques instants tête à tête avec l'un des plus puissants génies de ce temps. Les paroles qu'il m'a dites sont si nombreuses, elles se succédèrent, pendant une heure que dura ma visite, avec une diversité si rapide, qu'il faudrait pour les relater plus que l'espace dont je dispose ici. Ce sont des impressions générales, des réflexions suggérées par le verbe du maître, que l'on trouvera dans les lignes qui vont suivre.

Sur la vaste cour, où picorent des poules familières parmi l'entassement des blocs de

pierre, s'ouvrent les portes grises et uniformes de quelques ateliers. Le concierge officiel et ironique, qui consent à me guider, m'assure que « Monsieur Rodin » ne me recevra pas, ayant modèle. Cette menace me laisse froid. En effet, Rodin paraît sur le seuil de son atelier, et me fait entrer, en souriant dans sa grande barbe, derrière les verres du pince-nez qu'illuminent ses clairs yeux de flamme mobile. Il me reçoit, malgré le modèle : un tanagra parisien qui n'est point désagréable, et à qui il conseille, plein de sollicitude, de remettre sa chemise, afin de ne point prendre froid.

Tant de bonhomie simple me met à l'aise ; j'accepte, après quelque hésitation, l'unique fauteuil (Empire) de cette immense cellule monacale, aux murs nus comme ceux d'une église. Et c'est une église, en effet, cet atelier où se célèbre le culte de l'Art, la religion de la Beauté.

Nous causons d'abord du *Penseur* qui résume toute notre intellectualité moderne, tout notre effort surmené, et que Rodin expose cette année à la Société nationale des Beaux-Arts. Une revue dont j'ai parlé déjà : les *Arts de la vie*, que dirige mon ami Gabriel Mourey, a pris l'initiative d'une souscription publique en vue d'acheter cette admirable statue pour l'offrir aux Parisiens. C'est donc un sujet d'actualité.

Venant ensuite à la question qui motive plus spécialement ma visite, le maître, tout en roulant entre ses doigts des boulettes de glaise, d'un geste machinal, m'expose les raisons de notre dégénérescence artistique.

Selon lui, la machine a gâté la main de l'ouvrier ; elle lui a désappris le travail. L'industrie, en lançant dans le commerce des objets inférieurs, toute la pacotille du faux luxe, de « l'article de Paris », a corrompu le goût.

Nous avons perdu la tradition, la saine tradition que se passaient de père en fils les artisans d'autrefois. Partant, plus de science ni de conscience, ni d'organisation du travail.

Puis ce sont des digressions pleines d'intérêt. Le maître m'avoue son culte pour les vieux quartiers populaires et populeux, où il aime à se promener, le dimanche ; son respect pour le travail manuel. Je lui trouve, en l'écoutant, de curieuses affinités avec Tolstoï, et je le laisse parler. Je m'en voudrais de l'interrompre, en le questionnant. Les phrases se succèdent, ponctuées par ce mot Travail qui revient à chaque instant, comme un *leit motiv*. Et l'heure s'avance. Il faut partir.

Dehors, par les vastes avenues silencieuses qui me semblent désertes et obscures, après l'heure d'intellectualité lumineuse que je viens

de vivre, je me remémore l'ardente parole, la parole pleine de flamme de Rodin : « Travaillons ! Opérons, par le travail, la rénovation morale nécessaire. » Travaillons et agissons. Peut-être que notre effort ne portera pas des fruits immédiats ; mais nul effort n'est vain. D'autres, plus tard, quand nous ne serons plus, en profiteront. N'importe. C'est un devoir de vivre, d'agir. Et une phrase de Ruskin me revient à l'esprit, qui pourrait résumer la pensée de Rodin et nous servir de devise : Travailler, aimer, embellir, et la vie s'écoule.

CHEZ M. ALBERT BESNARD. — UN APÔTRE DU RELÈVEMENT MORAL.

Le monde des artistes et des connaisseurs professe pour le talent de M. Albert Besnard, comme pour la clairvoyance de son esprit actif, une très réelle admiration. Aussi ai-je eu grand plaisir à l'entretenir des questions qui nous sont chères, dans le vaste atelier de la rue Guillaume-Tell, garni de meubles anciens, confortables et accueillants.

— Il faut avouer, me dit M. Albert Besnard, que l'art, la littérature, le théâtre ont tout fait pour égarer le goût du peuple, pour le rendre indifférent à des œuvres dont lui-même forme le principal sujet, pour le placer, en un mot, au delà de la vérité de ses sensations. C'est pourquoi, si vous lui de-

mandez comment il désire décorer ses palais civiques, il exigera de vous des Nymphes et des Amours, des flots azurés crêtés d'argent, des lointains roses... que sais-je ? tout ce qui, dans son imagination, signifie : liberté, oisiveté, richesse — et domination.

Lui montrer, sur les murs des édifices publics, la réalité de sa vie, lui est aussi pénible que le serait à un malade le spectacle de ses maux sur les murs de l'hôpital embués de son haleine fiévreuse.

C'est que le peuple est, avant tout, imaginatif, sans cesse dans l'attente du mieux qui doit remplacer le pire où il se débat. C'est grâce à cet état de rêve qu'il supporte sa vie ; et le faux luxe qu'on lui reproche de chérir est la naturelle conséquence de cet état d'âme.

Comment donc faire pour lui substituer une médiocrité harmonieuse ? Il y aurait bien

le moyen d'instituer la « catégorie », — vous allez voir ce que j'entends par là ; — mais la catégorie a ceci de blessant, pour une âme française et parisienne surtout, qu'elle est une ironie permanente, en contradiction, — apparente, je le veux bien, — avec toute idée libérale.

Je dis ceci en souvenir d'une sensation éprouvée à Londres, lorsque je m'y installai, il y a vingt-cinq ans. Ayant à meubler mon *home*, je m'adressai à l'une de ces grandes maisons de commerce qui entreprennent, de la cave au grenier, la décoration et l'aménagement d'une demeure. L'employé me demanda dans quelle « catégorie » je désirais faire mes achats. Je choisis celle qui s'accordait le mieux avec ma bourse. Ce devait être la troisième. Un peu moins engageant, le commis me fit voir tout ce que je pouvais décemment ambitionner, vu la modestie de

mes désirs. Cependant, comme les draps et certains meubles me paraissaient insuffisants, j'émis la volonté de prendre dans la deuxième catégorie l'indispensable, et dans une autre, supérieure, les draps, certains fauteuils, etc.

L'employé fit le geste — ma parole ! — de tout serrer, et, m'enveloppant du dédain bleu de son regard insolent, m'indiqua nettement l'impossibilité de comprendre un acheteur aussi incongru.

Il m'obligea à le réconforter de mon impertinence française. Je lui déclarai que je me contenterais de casseroles veuves de mon chiffre, mais que j'entendais être aussi bien assis et couché que Sa Grâce le Duc de Wellington en personne.

La même scène se reproduira avec l'ouvrier français désireux d'utiliser ses économies à l'achat d'un mobilier.

Il n'y a que dans les pays protestants que pareille idée puisse trouver sa réalisation.

Vous souvenez-vous des *Temps difficiles*, de Charles Dickens, et de cette tristesse d'enfant auquel on ne permet rien que de raisonnable ; à qui l'on démontre qu'un tapis fleuri est une stupidité, parce qu'on ne marcherait pas ainsi sur des fleurs ; à qui l'on interdit la vue de gravures joyeuses, sous prétexte qu'elles sont inutiles à son progrès moral ? Et vous souvenez-vous que cet enfant meurt d'ennui ?...

Non !... Je suis pour la liberté du choix, même mauvais, *pourvu qu'il soit l'expression vraie d'un désir et d'une nécessité.*

— Pourtant, — poursuit M. Besnard, en réponse à une objection que je lui fais, — c'est un devoir, en effet, d'éveiller le goût chez les gens du peuple ; et le premier effort à tenter dans ce but devrait être de relever en eux le

niveau de l'estime du prochain et d'eux-mêmes. Pour ce faire, il n'y a qu'un seul et unique moyen : supprimer l'immonde cabaret, club louche où se vicient les paternités ; réglementer la propreté dans les rues et les édifices publics ; en un mot, proclamer et affirmer que, dans un pays libre, nul n'a le droit de salir un domaine qui appartient à tous.

En Italie, dans tous les lieux de rassemblement, on lit ceci : « Par décence et salubrité, on est prié de ne pas cracher. » Et l'on ne crache plus, en Italie, comme il y a trente ans.

On m'a conté qu'à New-York, le passant qui déchire une lettre et en disperse les fragments sur le trottoir est passible d'une amende. Belle démonstration de solidarité morale.

Lorsque l'homme des villes, ouvrier ou petit bourgeois, aura compris la signification

de ces deux exemples, vous le persuaderez mieux d'écouter les enseignements du goût, car vous n'aurez plus affaire à un être hâtif et dégoûté de soi-même, qui ne sait encore rien vouloir parce qu'il est hors d'état de jouir de quoi que ce soit.

D'ailleurs, son esprit désembrumé n'aura plus besoin de guide. Il se renseignera vite sur ses propres désirs, dont l'expression sera conforme à son moral régénéré.

Fermez les cabarets, et vous redonnerez au peuple le goût du chez-soi, qui enfantera le goût de l'art dans la vie.

— Dois-je, après cela, vous demander ce que vous pensez des visites aux musées ?

M. Albert Besnard me répond :

— Seront-elles plus efficaces pour les gens du peuple, qu'elles ne le sont pour nous, les artistes, qui y passons notre vie ?...

Puis, après un silence :

— Vous auriez l'idée d'un magasin tenu par un commerçant intelligent qui se laisserait guider par des techniciens autorisés dans le choix d'objets sincères, bon marché et artistiques ?... Mais quels seraient vos techniciens ?... Et qu'importe le mensonge de la matière, à la création de l'œuvre d'art ?... Oubliez-vous que la plupart de l'argenterie du dix-huitième siècle est plaquée, et les plus belles terres-cuites de la même époque n'étaient-elles pas travesties en marbre ou en bronze ?

— Regrettons-le. Peut-être n'est-il pas utile de suivre cet exemple.

— J'espérerais davantage en votre idée d'exposition d'art décoratif bon marché et de concours d'intérieurs ouvriers. C'est une réalisation pratique intéressante et séduisante. Toutefois, que de difficultés vous aurez à vaincre, pour la fabrication de vos spécimens !

L'industrie triomphante a tout abîmé, tout avili.

En se substituant à la main de l'homme, elle a tué l'âme des choses, détruit l'exquise harmonie entre le créateur et son œuvre. Le rythme est mort !

Mais M. Albert Besnard approuve nos projets. Que leur exécution soit ardue, nous n'en doutons pas : on ne remonte point sans difficulté le courant des opinions fausses, et le terrible : « A quoi bon ? » est un redoutable adversaire.

LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE D'ART POPULAIRE ET D'HYGIÈNE.

Pendant que la *Presse* publiait l'enquête qu'on vient de lire, une société internationale d'art populaire et d'hygiène se constituait à Paris, sur l'initiative de MM. Jean Lahor, L. Bonnier, Alexandre Charpentier, Roger Marx et Pierre Roche, Mabillau, directeur du Musée social, et H. Rivière, l'imagier populaire.

Dans la séance d'organisation, tenue le 2 mai 1904, salle du Musée social, M. G. Picot, président de la Société des habitations à bon marché, fut nommé président d'honneur, et M. Jean Lahor, président effectif de la nouvelle société.

Celle-ci, société de propagande, a pour but :

1° De soutenir, d'étendre, de presser le mouvement de l'*art à tous, en tout et partout*, et d'obtenir ainsi au plus tôt une amélioration générale, hygiénique d'abord, esthétique aussi, de la vie des classes populaires ;

2° De donner dès lors l'aide la plus active aux œuvres du logement, de l'habitation à bon marché, du mobilier et de la décoration à bon marché, des nourritures à bon marché, se rattachant étroitement d'abord à la Société française des habitations à bon marché ;

3° D'éveiller ou de réveiller des soucis, des goûts esthétiques dans les foules populaires et préparer, après la décoration du logis, du *home*, celle de tout édifice destiné aux besoins publics, écoles, instituts, bibliothèques populaires, petites mairies, hôpitaux, sanatoria, casernes, petites gares de chemins de fer, auberges, etc. (les questions des *usines-homes* ou *usines-clubs*

et des *garden-cities* entrant aussi dans son programme), et d'ouvrir de la sorte au rêve, aux études, aux travaux des artistes un champ d'activité sans limites.

4° Elle a pour but de faire renaître en nos provinces les industries d'art. aujourd'hui languissantes, et de travailler de toutes ses forces à la décentralisation artistique ;

5° Enfin, dans ces intentions, elle veut provoquer : *a*) la formation de musées provinciaux, en chacune de nos anciennes provinces ;

b) Celle d'un musée général d'art populaire à Paris ;

c) Et d'un musée d'art social, où l'on réunirait les projets, les plans, les reproductions graphiques, les maisons, mobiliers et décorations à bon marché, les projets, les plans, les reproductions de tout édifice destiné aux besoins publics, en France et à l'étranger, etc.

En outre, la Societé projette une exposition

d'art populaire et d'hygiène, dont voici le programme :

I. — Maisons d'habitation et édifices publics.

Habitations ouvrières, logements en ville d'ouvriers, d'artisans, de petits employés, d'étudiants, d'artistes ; cottages d'ouvriers à la campagne ; maisons de paysans ; habitations à bon marché pour la campagne, la montagne, le bord de la mer (retour aux traditions régionales) : plans, devis, études s'y rattachant.

Projets de façades décoratives pour ces habitations diverses (revêtements en écailles de bois, d'ardoise ou de fer-blanc, en briques, tuiles émaillées, faïence ; façades peintes, *sgraffiti*, etc.).

Décorations de boulangeries, de boucheries, de laiteries, etc., comme en Belgique, en Hollande.

Décoration intérieure d'habitations ou-

vrières, de logements d'ouvriers, d'artisans, de petits employés, d'étudiants. Peintures murales avec décorations au pochoir, ou papiers nouveaux, papiers surtout qui se pourraient laver : exécution d installations d'ensemble, complètes ou partielles.

L'auberge ; la chambre de l'auberge, saine surtout, élégante aussi (avec la collaboration du Touring-Club).

Décoration d'édifices publics : de l'école d'abord, de la mairie, de la bibliothèque, de l'institut ou de l'université populaires, du restaurant populaire, de la petite gare de chemin de fer, de l'hôpital (voir des hôpitaux de Londres, l'hôpital Broca à Paris).

Aménagement et décoration des wagons de 3e classe (wagons anglais, nouveaux wagons belges, etc.).

II. — Mobilier et Ameublement.

Le mobilier, les objets d'utilité courante (meubles, poteries, vaisselles de terre ou d'étain, verreries, lampes, etc.), à l'exception peut-être, du moins en cette première Exposition, du vêtement et de l'alimentation. (Cependant, dès cette première fois, s'il était possible, exposition des costumes populaires qui survivent dans nos provinces, et annonce ou création peut-être d'un restaurant populaire à bon marché, et d'un restaurant végétarien, avec cartes sur les murs établissant les équivalences nutritives des légumes et des viandes.)

Dans cette division pourrait figurer, à titre de document sur les costumes populaires portés encore, la collection de poupées de Mlle Kœnig.

III. — Décoration mobile.

Tout ce qui peut contribuer à l'embellissement, à l'ornementation de l'intérieur (mais embellissement, ornementation à très bon marché, tous les objets ou la plupart des objets exposés en division ne devant pas dépasser 5 ou 10 francs). Estampes décoratives de Rivière, de Heywood Sumer, de Casiers, etc. Affiches.

Photographies : photographies sur verre destinées aux projections pour l'école et les conférences populaires, et, dans ce même but, cinématographes, phonographes, etc.

Création d'un *circulating museum*, c'est-à-dire, sous des cadres mobiles, photographies d'art circulant, en un département, par exemple d'une école ou d'une mairie à l'autre, et ainsi un roulement et un renouvellement continus de ces petits musées scolaires, ruraux

ou cantonaux (1). Étendre ce projet aux hôtels et auberges, pour signaler surtout par des photographies de paysages les plus beaux sites d'une région, y attirer de la sorte et retenir les voyageurs. Étendre les expositions de paysages photographiques, jusqu'ici réservées aux wagons de 1re classe, aux wagons de 2e et 3e classe. Enfin, cette idée d'un *circulating museum* pourrait être appliquée encore à la décoration de nos théâtres, de leurs foyers, vestibules et couloirs.

Moulages en plâtre.

La Société centraliserait la vente de tous ces objets décoratifs.

Le livre, le *magazine*, le journal illustré à bon marché.

Dans cette section, tous les objets artistiques de décoration, ceux « de luxe », ouvrés surtout

(1) Idée de M. Buloz.

par le peuple, par les paysans et paysannes de tous pays, dentellières de France par exemple, paysans russes qui ont fait les meubles en bois sculpté et peint de l'exposition du Village russe au Trocadéro en 1900, etc.

IV. — Hygiène de l'habitation.

Tout ce qui concerne l'*hygiène* de la maison, du logement, de l'auberge, même pauvres ou modestes :

Les water-closets, les tuyaux de conduite ;

Le lit, le berceau, tels qu'ils doivent être ;

Les paravents, les écrans, qui sont des murs, des parois mobiles ;

Le biberon, les appareils pour lait stérilisé ; tout ce qui concerne l'hygiène du nouveau-né, de l'enfant.

Brochures, tableaux, cartes postales des ligues contre l'alcoolisme, la tuberculose, les

maladies évitables, etc. Les *sanataria populaires* de M. Mangini.

V. — Réunions populaires. Divertissements. Récréations.

Musiques populaires. Théâtres populaires. Fanfares et orphéons.

Décentralisation artistique : concerts par l'*œolian* et le *pianola*.

Musiques populaires étrangères ; tziganes de Hongrie, lautars de Roumanie, etc.

Organisation de jeux de plein air. Sports divers.

VI. — Buffets et Bars.

Buffet populaire : chocolat *français*, café, thé, cidres, bières *françaises* (dont quelques-unes sont aujourd'hui les meilleures, et, selon des médecins, les plus saines du monde, ce que l'on ignore beaucoup trop et que l'on pourrait

apprendre), toute consommation au prix maximum de 20 centimes, comme dans les bars automatiques.

Bar automatique.

Dans cette section on ferait connaître au public tous les restaurants populaires de Lyon, de Genève, de Paris, très sains, très bons, très précieux pour l'ouvrier, l'ouvrière, pour tous ; il y a là des œuvres inconnues, d'une grande portée sociale, et qu'il faut révéler.

Comme on le voit, le but de la Société internationale d'art populaire et d'hygiène répond à celui que nous poursuivons au cours de notre enquête. Peut-être lui pourrait-on reprocher d'être internationale, ce qui est un peu contraire à l'idée de l'art. Un art d'ameublement, par exemple, est, en effet, essentiellement national, puisque les matériaux à employer varient, — ainsi que leur prix de revient, —

suivant les pays où on les trouve et que, de plus, un art est forcément approprié au génie des races qui le conçoivent.

N'importe. L'idée de M. Jean Lahor est très noble. Elle doit être féconde, et nous ne saurions trop engager nos lecteurs à y adhérer.

Le plus sûr moyen de réussir est de concentrer sur une œuvre unique toutes les bonnes volontés. Il faut agir. Ce sera la conclusion de cette étude.

Paris. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.




SOCIÉTÉ FRANÇAISE
d'Imprimerie et de Librairie
PARIS-POITIERS